

La tourbe, le tan, le bois pourri, la sciure de bois, les feuilles d'arbres, les fougères, les *herbes St. Jean*, et tant d'autres mauvaises herbes qui couvrent les environs des demeures, qui se rencontrent dans les jardins et les champs, les débris de paille, les balayures des maisons, la poussière des greniers à foin et à grains, les gazons, les épluchures et les feuilles de légumes unis aux cendres du foyer, à celles qui ont servi au lessivage du linge, aux suies de bois, aux débris de démolitions, aux terres que l'on obtient par le curage des ruisseaux, des fossés, des étangs, des mares, aux vidanges des latrines, ainsi qu'aux débris des animaux, tels que cadavres de bêtes mortes par maladies ou accidentellement, les os, les chiffons de laine, poils, cheveux, plumes, débris de cuir, râpures de cornes, sang des animaux, contenu des intestins, etc., le tout mis en tas avec une certaine quantité de fumier d'étable et arrosé avec les eaux de planchers, les savonnures, les urines peuvent tous concourir à la confection de composts considérables et d'une grande richesse.

On ne peut pas dire qu'un champ est bien administré, quand on néglige d'utiliser les matières que nous venons d'énumérer, car tout peut servir à l'engraisement des terres et suppléer à la disette des fumiers. Le cultivateur peut donc, dans toutes les positions, dans toutes les localités, trouver sous sa main d'immenses ressources pour entretenir et accroître la fertilité du sol.

Aussi, bien des pays ont compris la nécessité des composts et ne voudraient pas pour beaucoup être privés de cette grande ressource d'enrichir la terre. Sans parler des contrées où l'agriculture améliorée est en honneur depuis longtemps, nous voyons tout autour de nous des cultivateurs qui attachent un grand prix à ce genre d'amélioration.

Dans le Nouveau-Bruswick, la Nouvelle Ecosse, l'Isle du Prince Edouard, la plupart des fermes, surtout celles cultivées par des anglais, des écossais et des irlandais, sont pourvues de nombreux composts. Là, comme aux Etats-Unis, on a peu à se plaindre de la disette des engrais.

Qui nous empêche de suivre l'exemple de ces voisins ? n'avons-nous pas les mêmes ressources qu'eux ? Sont-ce le courage, l'intelligence, l'activité qui nous font défaut ? N'en sommes-nous pas pourvus aussi abondamment qu'eux ? Oui, assurément ; et il ne nous reste plus qu'à le prouver en nous mettant à l'œuvre immédiatement.

Laissez-nous maintenant, vous raconter ce qu'a fait un habile cultivateur de la France, M. Thiphaine, pour se procurer une grande masse de composts, dès le début de son exploitation. N'ayant pour voisins que des malheureux manquant de tout, et ne songeant pas à se débarrasser des immondices au milieu desquelles ils se condamnaient à vivre, il eut l'heureuse idée de donner aux engrais de toutes sortes une certaine valeur pour une mesure déterminée ; pour cela, il proposa à ses voisins d'échanger leurs engrais contre des denrées de première nécessité, telles que farine, bois, patates, etc. Ce système d'échange fut adopté avec empressement. M. Thiphaine se forma ainsi immédiatement une nombreuse clientèle qui, chaque jour, lui apportait des engrais, et recevait en retour une partie des revenus de sa ferme. Qu'est-il résulté de ce commerce ? Notre cultivateur a

réalisé, en peu d'années, une fortune considérable, a enseigné à ses voisins à profiter de tous les engrais à leur disposition, et a répandu l'aisance autour de lui, en transformant en argent des matières qui n'engendraient auparavant que des maladies et de la misère.

Dans plusieurs départements de la France, l'artisan, l'ouvrier, jettent dans leurs caves les balayures de la rue et de la maison, de la terre de jardin, ainsi que le résidu de la cuisine, ils arrosent le tas avec des eaux grasses et des urines, ils brassent de temps en temps pour opérer le mélange et fabriquer ainsi un engrais de première qualité, qu'ils vendent jusqu'à trente chelins le voyage.

Nous disions plus haut que les animaux morts accidentellement ou par maladie peuvent entrer dans les composts ; en effet, quel avantage n'en retirerions-nous pas. Jusqu'à présent, on le sait, la coutume a prévalu de laisser dans les champs, exposés sur le sol, ces restes, jusqu'à ce que les oiseaux carnassiers, ou les chiens, les aient dévorés. Ainsi la plus grande partie des principes dont ils se composent est perdu pour la terre, et les vapeurs méphitiques qu'ils exhalent corrompent l'atmosphère. N'est-il pas déplorable de voir se dissiper ainsi une masse énorme d'engrais, et d'engrais très-actifs, alors qu'il est si facile d'en retirer un excellent parti ; et d'exposer ainsi sa santé et celle de ses animaux.

Pour ceux qui voudront, à l'avenir, utiliser cet engrais, voici un moyen de le faire, sans être incommodé, lors même que l'animal est déjà en putréfaction. On arrose le cadavre avec de l'eau de chaux, ou de suie, ou encore avec de la poussière de charbon.

Maintenant, soyons de bonne foi, et avouons franchement que jusqu'à présent nous avons laissé perdre l'engrais sous toutes les formes, que nous serions aujourd'hui beaucoup plus riches, si nous avions su utiliser tant d'objets que nous avons sous la main.

Quand nous avons parlé, pour la première fois, de la nécessité d'engraisser nos champs, de rendre à la terre les sucs que nous lui enlevons tous les jours, par nos récoltes, nous avons entendu raisonner à nos oreilles des paroles qui auraient bien prêté à rire, si elles n'avaient pas été la preuve d'une ignorance déplorable. Des cultivateurs, et heureusement ce n'étaient pas les plus éclairés dans l'art agricole, répondaient comme suit à nos articles : " Ah ! ce n'est pas difficile d'écrire qu'il faut engraisser les terres, mais ce n'est pas aussi facile de le faire. Que celui qui nous donne ces beaux conseils, nous donne du fumier, et nous saurons nous en servir. " — Vous voyez qu'on voulait nous imposer une rude besogne. Et eussions-nous satisfait leur exorbitante exigence, en auraient-ils profité, ceux qui tenaient ce langage ? Non, assurément, puisqu'il est démontré aujourd'hui que c'étaient les premiers à laisser perdre en partie leur fumier d'étable, et qu'ils négligeaient d'en augmenter la quantité par des moyens qui sont à la portée de tous.

Qu'on nous passe cette petite réminiscence, elle n'est que pour ceux qui croient en savoir toujours assez.